

Le comte avait fait quelques pas et s'était approché d'un fauteuil sur lequel il tomba lourdement.

—Monsieur de Verdraine, reprit Flora toujours avec la même douceur, interrogez votre conscience et consultez votre cœur ; est-ce que vous ne sentez pas en vous assez de force et de courage pour aller vous jeter aux pieds de la comtesse de Verdraine et lui demander au nom de vos enfants de vous pardonner.

Il ne répondit pas ; mais il eut comme un mouvement d'impatience et d'irritation, et prit sa tête dans ses mains.

—Ce n'est point ce que j'attendais et espérais, murmura la danseuse.

Et elle soupira.

Il y eut un assez long silence.

—Monsieur le comte, dit Flora, vous m'avez demandé pourquoi j'avais quitté Paris brusquement, où j'étais allée, et ce que j'avais fait ; je vous ai répondu que je vous le dirais. Ecoutez. Quelques heures avant mon départ, j'avais reçu une lettre d'un de mes anciens amis ; cette lettre m'apprenait que Mme la comtesse de Verdraine avait été trouvée mourante sur une route, à plus de vingt lieues de Grenoble et des Bergères, et que la malheureuse jeune femme, dont les chagrins et la fatigue avaient complètement épuisé les forces, n'avait peut-être plus que quelques jours à vivre.

Le comte s'était redressé et, attentif, écoutait.

—En vous frappant, monsieur de Verdraine, continua la Papillonne, j'avais frappé votre femme et vos enfants, et je ne voulais pas que la comtesse mourût sans que je me fusse agenouillée devant elle. Pour cette raison et pour une autre encore, que je n'ai pas à vous faire connaître, je suis partie.

J'ai trouvé la comtesse dans un village, chez des paysans, n'ayant plus, hélas ! qu'un souffle de vie. Je me suis installée à son chevet, et je l'ai soignée, en demandant à Dieu de lui conserver la vie et de me pardonner tout le mal que j'avais fait à des innocents. Pendant huit jours, je n'ai pas quitté la malade d'un instant. La danseuse était devenue sœur de charité.

Dieu a entendu mes prières et les a exaucées ; la comtesse de Verdraine est maintenant hors de danger.

Le comte écoutait, mais restait impassible. Rien dans ses yeux mornes. Pas un muscle de son visage remuait.

La jeune femme poursuivit :

—Une nuit, la comtesse de Verdraine avait quitté les Bergères, emmenant avec elle ses enfants, et résolue à se rendre à pied en Bourgogne. Pour faire ce long et pénible voyage, la malheureuse n'avait pour toutes ressources qu'une soixantaine de francs, somme insuffisante pour prendre le chemin de fer, également insuffisante pour faire vivre la mère et les enfants. Mais elle s'était dit : " Quand je n'aurai plus un sou pour acheter du pain à mes enfants, je mendierai ! "

Le comte s'anima.

—Elle avait pour plus de quarante mille francs de bijoux ! dit-il.

—Elle n'avait plus de bijoux, elle n'avait plus rien, répliqua Flora. Mais attendez, monsieur le comte, je vous parlerai, le moment venu, des bijoux de la comtesse de Verdraine.

Elle se mit en route, comme je viens de vous le dire, et dans la nuit du sixième jour de marche, elle fut trouvée étendue sur la route, raide, glacée, ne donnant plus signe de vie. Elle était seule. Qu'étaient devenus Georges et Edouard ? La fatalité les avait séparés de leur mère ; ils s'étaient perdus et avaient été trouvés, pleurant, désolés, par un cantonnier qui les avait conduits à sa demeure. Ils sont en sûreté.

La jeune femme s'arrêta, espérant que le père allait s'écrier :

—Où sont-ils ?

Mais le comte resta muet.

Le cœur de la danseuse se serra douloureusement.

—Monsieur le comte, poursuivit-elle d'une voix plus forte, la comtesse de Verdraine n'a pas quitté les Bergères tranquillement, elle s'en est enfuie affolée, pour se soustraire aux violences brutales d'un homme, son implacable ennemi. Cet homme, cet ennemi devant lequel la comtesse a fui avec épou-

vante, c'est un misérable que vous avez appelé votre ami, c'est M. de Miray.

Le comte eut comme un mouvement de surprise.

—Allons donc ! fit-il.

—Savez-vous que M. de Miray est devenu le propriétaire de votre domaine de Verdraine et de la ferme des Bergères ?

—Je le sais.

—M. de Miray a été votre mauvais génie, le démon qui vous a poussé à l'oubli de tous vos devoirs et vous a perdu.

—M. de Miray est un ami sûr : mieux que personne, je sais ce qu'il a fait pour moi.

—Ah ! ah ! ah ! ce qu'il a fait pour vous, parlons-en ; s'il n'eût tenu qu'à cet ami sûr et dévoué, monsieur, à l'heure présente vous seriez à Mazas et prêt à passer en cour d'assises comme faussaire.

Le comte se dressa comme mû par un ressort.

—Quoi ? s'écria-t-il, vous savez ?

—Oui, je sais que vous avez fait un faux en imitant l'écriture et la signature de M. de Miray.

—J'étais autorisé par lui.

—C'est difficile à croire.

—J'avais besoin de quarante mille francs dans les quarante-huit heures, une dette d'honneur à payer ; je m'adressai à M. de Miray qui me répondit qu'il n'avait pas cette somme pour le moment à ma disposition, mais que je pouvais faire un billet signé de son nom, l'escompter et qu'il le payerait lorsqu'il lui serait présenté.

—C'est fort bien. Mais pourquoi donc votre généreux ami n'a-t-il pas fait lui-même le billet ?

Le comte fut frappé de l'observation.

—Il n'a pas fait lui-même le billet, continua Flora, parce qu'il voulait que vous devinsiez un faussaire. Votre excellent ami vous tendait un piège.

—Non. Comme vous le dites, il pouvait faire le billet, mais il n'a pas eu une mauvaise intention, et la preuve, c'est que le billet lui a été présenté et qu'il l'a payé.

—Ah ! vous croyez cela ?

—Je n'ai plus entendu parler du billet ; donc, il a été payé.

—Oui, monsieur le comte, oui, il a été payé, mais pas par M. de Miray, qui a déclaré nettement qu'il était faux.

—Oh !

—C'est le moment de vous parler des bijoux de la comtesse de Verdraine. Elle les a vendus quarante mille francs à un joaillier de Grenoble, et avec le prix de ses bijoux, pour vous sauver de la prison, d'une condamnation infamante, pour que votre nom ne fût pas flétri publiquement, votre femme a retiré le faux billet des mains du banquier et l'a immédiatement brûlé à la flamme d'une bougie.

Voilà ce qu'a fait la comtesse de Verdraine, continua la jeune femme avec animation ; elle ne possédait que ses bijoux et elle comptait sur la somme que leur vente produirait pour élever ses enfants ; cependant elle n'a pas hésité à sacrifier cette petite fortune de ses fils pour que leur père ne fût pas flétri du nom de faussaire.

Le comte ne savait plus que dire. Il était écrasé.

Après un court silence, la Papillonne reprit :

—Je reviens à M. de Miray, monsieur le comte. Je vous ai dit que ce soi-disant ami avait été votre mauvais génie, qu'il avait tout fait pour vous perdre, qu'il avait été pour vous l'homme fatal ; le croyez-vous maintenant ?

Le comte resta silencieux, mais son regard eut un éclair livide.

—Et pourquoi, feignant l'amitié, cet homme vous haussait-il ? Pourquoi ce rôle odieux qu'il a joué près de vous, vous flattant, vous caressant pour vous mieux mordre ? Pourtant il n'avait pas à se venger de vous, lui. Un autre sentiment le faisait agir : Il voulait vous prendre votre femme !

—Que dites-vous ?

—Il voulait vous prendre votre femme ! répéta lentement la danseuse et en appuyant sur les mots.

—Qui vous a dit cela ? exclama le comte, blémissant.